Document generated on 07/16/2025 4:25 p.m.

Voix et Images

Politiques littéraires

François Dumont

Volume 26, Number 1 (76), Fall 2000

L'immonde

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201524ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201524ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dumont, F. (2000). Politiques littéraires. *Voix et Images*, *26*(1), 169–173. https://doi.org/10.7202/201524ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Essais/Études

Politiques littéraires

François Dumont, Université Laval

La littérature québécoise accorde peu de place, ces années-ci, à la politique, qui le lui rend bien, comme le montre par exemple le débat du *Devoir* sur la nation[1], durant l'été de 1999, où l'on n'a invité ni écrivain ni critique, le point de vue littéraire se voyant carrément évacué. La situation était pour le moins différente à l'époque de *Parti pris*, à laquelle renvoient de différentes façons trois recueils d'essais récents: *Langagement* de Lise Gauvin[2], *La gauche a-t-elle un avenir?* de Jacques Pelletier[3] et *En nouvelle barbarie* de Paul Chamberland[4].

«Langagement» était le titre d'un article publié dans *Voix et Images* en 1975 dans lequel André Major faisait le bilan de son itinéraire depuis 1960. De façon un peu surprenante, puisqu'il avait lui-même pris des distances à l'égard de l'engagement politique, il plaidait pour une plus grande présence des intellectuels dans la vie publique. Mais il utilisait le mot «intellectuel» plutôt qu'«écrivain», ménageant de la sorte un espace d'autonomie pour l'écriture (il était d'ailleurs à cette époque au beau milieu de ses *Histoires de déserteurs*...). Il proposait ce diagnostic: «faute d'exercer le pouvoir, nous cherchons dans l'originalité culturelle une identité que nous fournirait normalement l'exercice de notre souveraineté[5]». Ainsi, dès cette époque, l'apport éventuel de la littérature semblait d'emblée suspect, et d'ailleurs, comme le notait durement Major, nombre d'écrivains avaient déjà «pris leur trou» (p. 122).

Reprenant le mot-valise qu'elle avait elle-même, souligne-t-elle, suggéré à Major, Lise Gauvin propose une étude des liens entre langue et littérature au Québec. Le recueil d'articles est divisé en deux parties assez différentes. La première constitue un exposé des principales balises historiques. Après avoir examiné la fameuse correspondance de Crémazie avec l'abbé Casgrain, la critique passe rapidement à *Parti pris*, résumant en trois pages le siècle qui sépare Henri-Raymond Casgrain et Jacques Renaud. Rançon de la formule du recueil d'articles, vraisemblablement, cet effacement correspond toutefois aux usages des critiques et des écrivains, qui, sur la question de la langue, ont rarement référé à cette période. Après l'examen des positions de Crémazie et de *Parti pris*, Lise Gauvin insiste sur les revues des années ultérieures, sur les deux poèmes-manifestes «Speak White» et «Speak What» et, finalement, sur les stratégies linguistiques dans «l'écriture au féminin». Cette première partie met efficacement en place les repères habituels et y ajoute les interventions féministes qui sont rarement

véritablement intégrées à cette problématique. Dans cette partie, Lise Gauvin semble endosser sans réserve l'évolution des perspectives critiques: « Fort heureusement, écrit-elle par exemple, la question du joual est maintenant de l'histoire ancienne. » (p. 47) « La langue, poursuit-elle, est aujourd'hui devenue un vaste parc d'attractions et de jeux. » (p. 48) Le joual était sans doute une mauvaise réponse, mais on peut se demander si ce parc — image euphorique qui peut aussi donner froid dans le dos — ne recouvre pas un refus pur et simple de la question politique. Lise Gauvin n'insiste pas non plus sur le confinement de la plupart des stratégies féministes dans les marges de l'avant-garde. De sorte que la mise en place de la première partie apparaît surtout comme un résumé pédagogique.

Dans la seconde partie, il s'agit moins de résumer des idéologies que de circonscrire la manifestation de ce que Lise Gauvin appelle la « surconscience linguistique » dans l'écriture elle-même. Comparées aux propositions résumées dans la première partie, ces analyses font bien voir que les œuvres littéraires sont souvent beaucoup plus riches et subtiles que les programmes auxquels on tente parfois de les soumettre ou de les réduire. Lise Gauvin examine quelques romans-phares dont *La scouine*, *Bonheur d'occasion* et *Le survenant*; elle évoque ensuite rapidement l'œuvre de Jacques Ferron et s'attarde plus longuement sur celle de Michel Tremblay, sur la décennie 1980, sur l'œuvre de Réjean Ducharme et, enfin, sur les rapports entre immigration et « surconscience linguistique » dans certaines œuvres récentes. Les observations et les liens sont souvent très éclairants, le phénomène de « surconscience » est indéniable, mais, ici encore, les dimensions politiques restent discrètes, malgré les connotations du titre de l'ouvrage. Tout se passe comme si, du moins du point de vue de la langue, le temps de la politique était passé et n'était plus qu'un mauvais souvenir: « Le plurilinguisme, constate par exemple Lise Gauvin au sujet de la littérature contemporaine, est moins vécu sous forme de tension que sous forme de polysémie verbale et textuelle. » « La thématisation de la langue, ajoute-t-elle, n'a plus rien des crispations ataviques »; la langue serait même aujourd'hui « devenue synonyme de liberté » (p. 212).

C'est contre cet effacement du politique qu'écrit Jacques Pelletier. Il s'agit avant tout pour lui d'actualiser un programme très proche, en somme, de l'esprit de *Parti pris* (ce rapprochement était d'ailleurs explicite dans le titre d'une collection dirigée par Pelletier, il y a quelques années, chez VLB éditeur: « Parti pris actuels »). Si la gauche a un passé, son présent et son avenir paraissent à ses yeux plus que douteux, et même s'il milite pour la mise sur pied d'un véritable parti de gauche, sa nostalgie a parfois des accents mélancoliques.

Pelletier cherche avant tout des stratégies efficaces, mais il est aussi attentif aux témoignages. Ainsi, après un premier chapitre qui incite les militants de gauche à privilégier les plans « programmatique et communicationnel » (p. 37) et à tenir à distance la « sous-culture groupusculaire » (p. 38) — qui a selon lui toujours nui à l'efficacité de la gauche au Québec —, et après avoir réfuté certaines

relectures récentes de la Révolution tranquille, il s'intéresse surtout à la figure de l'intellectuel critique. Deux mouvements complémentaires alternent : des réponses (plutôt rapides) aux positions politiques qui émergent de l'actualité, et des hommages (beaucoup plus développés) à des intellectuels engagés du passé : André Laurendeau, Pierre Vallières et Hermann Broch. Les vivants ont à peu près toujours tort, mais heureusement, certains morts ont eu raison... Il se trouve que ces morts ont tous vécu un rapport difficile avec la littérature, à laquelle ils ont parfois carrément substitué l'engagement. Or, curieusement, Pelletier ne présente pas la question des rapports entre littérature et engagement comme un véritable problème. Il propose une réponse dont les intellectuels qu'il estime n'ébranlent jamais la solidité, n'ayant à y opposer, semble-t-il, que leur mauvaise conscience : « La responsabilité des écrivains est de donner une représentation d'ensemble, une vision synthétique, de [...] mouvements de fond, de les exprimer sur le plan symbolique, de les faire ainsi comprendre de l'intérieur et d'inciter leurs lecteurs, changés par cette représentation, à s'impliquer par la suite dans la transformation du monde. » (p. 235)

La littérature devrait donc participer à l'« incitation » politique, ce qui impose de sérieuses limites à l'interrogation. Il en va d'ailleurs de même, dans ce livre, pour la science : Pelletier reproche par exemple à Gilles Bourque, Jules Duchastel et Jacques Beauchemin de ne pas avoir prévu l'utilisation politique qu'on ferait de leur relecture du duplessisme : « ils auraient été bien avisés, soutient-il, en songeant davantage à la " récupération " politique tout à fait prévisible de leur travail » (p. 11). L'efficacité politique devrait ainsi primer sur le doute littéraire comme sur les visées de la science. On peut se demander si les intellectuels, même sympathiques aux politiques dites « de gauche », seront nombreux à s'inscrire dans un parti prônant ce principe. Mais le relevé des débats récents, opéré dans ce recueil, fait bien voir la portée politique des positions et des silences actuels.

Contrairement à Jacques Pelletier, Paul Chamberland, dans *En nouvelle barbarie*, doute de la pertinence de la catégorie « gauche » pour l'orientation de la politique contemporaine, écrivant même — pour le biffer aussitôt — que « la gauche a fait son temps » (p. 141). Les propos éthiques de Chamberland sont aussi exigeants qu'implacables : on ne peut certes pas l'accuser de tiédeur. Mais, pour lui, si les valeurs de la gauche sont toujours les plus nobles et même les seules dignes d'être défendues, quelque chose s'est irrémédiablement perdu :

> Je viens de surprendre une curieuse dérobade de l'esprit au moment où je me demandais pourquoi il est si pénible de faire son deuil de l'être de gauche qu'on a été. Car on se dit que ça ne va vraiment pas si ça signifie rompre avec la volonté de justice, de dignité, de liberté pour tous —, de solidarité. Je ne vois guère en effet comment on pourrait s'y résoudre. La déconvenue est certes sévère à constater le recul de ces valeurs quand on les compare à celles qui façonnent les consensus sociaux dominants. Mais c'est autre chose qui fait se dérober l'esprit : la perte de croyance en une

> valeur essentielle à la gauche, celle du *progrès*. (p. 145-146)

Cette prise de conscience survient dans la dernière partie de l'ouvrage, où l'introspection s'ajoute à une série d'observations et de liens[6] d'abord axés sur la précision. Si la nécessité de transformer radicalement le monde marque chacune des pages du livre, le regroupement des personnes n'est jamais vraiment évoqué par l'auteur, qui porte simultanément son attention sur l'individu et sur l'humanité — pour lui, nécessairement solidaires — sans jamais considérer les intermédiaires que seraient les regroupements politiques, ou même les nations. De sorte qu'aucune attention n'est accordée aux stratégies politiques, ni d'ailleurs à la «question nationale» ou à la problématique de la langue, chez cet ancien leader de *Parti pris*, qui est malgré tout resté très proche de l'ambition radicale qui portait ses contributions à la revue.

Paul Chamberland a toujours été à la fois poète et essayiste, tantôt en alternance, tantôt concurremment. À mon avis, tout en tenant le lyrisme à distance, ce recueil opère une synthèse originale de ces deux genres, tant la précision de l'écriture et le souci de l'élucidation vont de pair. Ici, rien d'échevelé ni de sibyllin, comme dans certains textes antérieurs: la rigueur s'associe à la radicalité. Plusieurs formules sont aussi sobres que percutantes (par exemple: «L'attraction souveraine d'un pôle qui donnait à chacun d'échapper aux tromperies ou aux turpitudes des communs appétits semble s'être retirée» (p. 93). Par ailleurs, la prise en considération des objections possibles est constante: il y a parfois de l'ironie dirigée vers certains adversaires, mais se manifeste surtout une sorte de compassion pour qui ne veut pas voir l'état de dégradation de la terre. De même, l'attention à ce qui compose un monde qui est pourtant refusé (la publicité, par exemple) est frappante.

Même si la littérarité des textes, mise en valeur par le travail d'édition, s'impose, Chamberland accorde peu de poids à la littérature au plan des références. Il y a bien la présence de Rimbaud qui l'accompagne depuis toujours, mais les sources de sa méditation sont avant tout la philosophie (allemande en particulier) et l'actualité (revues et journaux). La mise à distance de la littérature va plus loin: le recueil se clôt par un essai sur la culture («L'affaire culturelle ment») qui n'est pas sans évoquer le propos d'André Major en 1975, transposant le même raisonnement «à l'échelle planétaire»:

> Du moins aurions-nous amorcé un pas dans la bonne direction si, au lieu de présupposer une illusoire supériorité du culturel sur le machinique, nous soupçonnions, dans nos représentations de la culture, l'effet même de la technostructure. Dans ce cas, nous pourrions prendre mesure d'un affairement dont l'euphorie masque une dévastation. Nous pourrions, dégrisés, commencer à défaire cet alibi. (p. 181)

Mais parmi les positions avancées par la littérature depuis 1960, celle qui a le mieux survécu, et peut-être, au bout du compte, le mieux fonctionné, n'est-ce pas la dénonciation de la littérature elle-même?

---

1. Les textes (remaniés) de ce débat ont été publiés: Michel Venne (dir.), *Penser la nation*

québécoise..., Montréal, Québec Amérique, coll. «Débats», 2000, 309 p.

2. Lise Gauvin, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 254 p.
3. Jacques Pelletier, *La gauche a-t-elle un avenir? Écrits à contre-courant*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. «Interventions», 2000, 239 p.
4. Paul Chamberland, *En nouvelle barbarie. Essais*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Itinéraires», 1999, 185 p.
5. André Major, «Langagement», *Voix et Images*, vol. I, n° 1, septembre 1975, p. 123.
6. L'expression «faire des liens» revient souvent dans le cours de l'ouvrage. Cette préoccupation explique sans doute le passage de l'appellation générique «géogrammes», antérieurement utilisée par Chamberland, à celle d'«essais», retenue ici.